

LA CLEF D'OR

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

1866

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2011 –

DU MÊME AUTEUR AUX ESR

La trilogie Daubry :

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 P.
17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE
FAMILLE 244 P. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 P. 18,00 ☐

La trilogie de Galadoc :

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203
P. 17,00 ☐

AU GALADOC 261 P. 18,00 ☐

BENGALE 225 P. 18,00 ☐

La trilogie du Val Argand :

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191
P. 16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 P.
18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND, 284 P.
20,00 ☐

La bilogie de Gildas :

GILDAS L'INTRAITABLE 209 P.
17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 P. 19,00 ☐

La bilogie de Duchesse:

LA PETITE DUCHESSE 221 P.
18,00 ☐

ALBERTE 215 P. 17,00 ☐

BIGARETTE 152 P. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 P. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE
PREMIER TABLEAU 150 P. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 P. 18,00 ☐

DE TROP 177 P. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 P. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 P. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 P. 18,00 ☐

MANDARINE 281 P. 19,00 ☐

CALINE 231 P. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 P. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 P. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 P. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 P. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 P. 16,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 P. 18,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 P. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 P. 17,00 ☐

YVONNE DE COATMORVAN, 157 P., 14 ☐

BONASSE, 274 P., 19,00 ☐

GRAND-CŒUR, 120 P., 13 ☐

DEUX BIJOUX, 141 P., 14 ☐

HISTOIRE INTIME, 258 P., 19 ☐

MON SILLON 201 P., 17 ☐

LA CLEF D'OR 245 P., 18,00 ☐

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

CHAPITRE PREMIER

L'AIRE ET LE NID.

ILS étaient voisins, lui austère, ridé, séculaire ; elle riante, fraîche, toute jeune. On aurait dit un vieillard debout et regardant, pour la protéger, une enfant assise à ses pieds ; ou bien encore un chêne antique étendant l'ombre de ses rameaux puissants sur la fleur éclose dans la mousse. Ces voisins qui prêtent tant à l'antithèse étaient tout simplement un bon vieux château et la maison moderne bâtie contre la fabrique sa voisine. Une aire et un nid côte à côte. En réalité, un immense jardin à allées droites, deux champs, un verger, un chemin bordé d'énormes fossés, un étang aux eaux dormantes, un parc anglais les séparaient ; mais, vus du coteau voisin, enserrés dans les mêmes bois, enveloppés dans les mêmes rayons, ils avaient l'air de ne faire qu'un et d'être posés là pour se servir mutuellement de repoussoir. L'aspect sombre du vieux château faisait ressortir l'aspect coquet de la jeune fabrique, et la maison blanche mais comparativement modeste de la fabrique, donnait une grande majesté à la vieille demeure féodale.

Bien qu'il fût placé dans une partie de la Basse-Bretagne aujourd'hui à peu près francisée, le château portait un nom de race, un nom dur, un nom breton, il s'appelait Kermarc'hat ; la maison avait un nom gracieux tiré du dictionnaire moderne, elle s'appelait la villa Bruyère.

Entre les propriétaires existait la même différence.

Les uns étaient de pure race celtique, les autres n'étaient devenus Bretons que par transplantation, mais par un de ces revirements sociaux qui se voient fréquemment de nos jours, le château était devenu la propriété des étrangers, et aux anciens propriétaires du sol appartenait l'habitation moderne. Cela remontait loin déjà.

À son retour de l'émigration le représentant de la famille Kermarc'hat avait trouvé sa terre patrimoniale en vente. Elle avait

été donnée à un établissement public, qui, pour la métamorphoser en argent comptant, avait sagement attendu que les chaînes, qui retenaient la sécurité générale captive, fussent enfin brisées. L'orage révolutionnaire avait tout détruit, tout consumé ; le ciel noir de la politique semblait avoir épuisé ses éclairs et ses foudres, et aux membres d'un Directoire méprisé et impuissant succédaient les trois consuls dont l'un avait nom Napoléon Bonaparte, Devant Kermarc'hat mis en vente, trois concurrents se trouvèrent en présence : l'ancien propriétaire ; monsieur Basile Richon, un petit commerçant du pays devenu fournisseur des armées, qui s'était obscurément mais assez honnêtement enrichi ; un grand armateur de Nantes, monsieur de Morinville, qui avait la fantaisie de posséder une terre dans la partie pittoresque de la Bretagne où un hasard l'avait conduit. Avant l'adjudication, l'armateur avait déclaré à monsieur de Kermarc'hat que, reconnaissant pleinement ses droits, respectant ses souvenirs, il se fût immédiatement retiré s'il n'y avait pas eu un troisième acheteur, et qu'il était décidé à ne prendre part à l'enchère que dans le cas où monsieur de Kermarc'hat s'avouerait vaincu.

Touché de cette délicatesse de procédés, le vieux gentilhomme lui avait, pour toute réponse, tendu sa main loyale, et ainsi avait commencé entre deux familles jusque-là parfaitement inconnues l'une à l'autre, une liaison qui devait être durable.

En conséquence de ces arrangements, la lutte avait commencé entre monsieur de Kermarc'hat et monsieur Basile Richon. Emporté par le désir bien légitime de redevenir possesseur de la maison de ses pères, le vieil émigré outrepassa de beaucoup le prix que l'état actuel de sa fortune lui permettait de mettre et cependant il dut se retirer. Mais, en quittant la lice, le front pâle d'émotion, les yeux mouillés de pleurs involontaires, il eût la consolation de voir sa place prisé par l'armateur nantais.

Celui-ci avait heureusement une fortune sans proportion avec celle de son concurrent. Un peu pour monsieur de Kermarc'hat et beaucoup pour lui-même, il poursuivit aveuglément son but et demeura adjudicataire. Comme c'étaient les pauvres qui devaient

profiter du prix excessif de cette acquisition, il ne songea pas à regretter les quelques poignées d'or de trop qu'il y jetait. À cette époque, ses coffres regorgeaient d'or.

Après l'adjudication on vit l'ancien propriétaire reconduire amicalement le nouvel acquéreur à sa voiture ; huit jours plus tard ils se retrouvaient tous les deux à Kermarc'hat. Pour ne pas s'exiler entièrement de cette terre qu'il aimait, de cet amour puissant qu'on porte au sol longtemps possédé, monsieur de Kermarc'hat avait demandé qu'on lui concédât une vieille gentilhommière en ruines qui avait précédé le château et qui était devenue un humble moulin. Le nouveau propriétaire y avait consenti. Quelques champs et un verger étaient joints au moulin, et voilà pourquoi le château de Kermarc'hat, autrefois majestueusement isolé au milieu de ses bois et de ses landes, avait maintenant un voisin.

Les années passèrent, et pendant ces années étranges pleines de bouleversements incroyables, de troubles profonds, d'événements inattendus, la fortune des deux familles subit des revirements imprévus. Des pertes nombreuses, un amoindrissement de commerce par suite du blocus continental, un enfant prodigue, appauvrirent le riche armateur. Le fils qui lui succédait, étant moins habile que lui, avait été moins heureux, son petit-fils avait tourné le dos à la carrière commerciale et il ne restait plus à celui-ci que cette terre de Kermarc'hat dans laquelle avaient été taillées deux autres parts.

Chez les Kermarc'hat, au contraire, la fortune avait pris une marche ascendante. Le fils du vieux comte de Kermarc'hat, reconnaissant que l'oisiveté réduirait forcément à néant son mince patrimoine, s'était lancé dans l'industrie. Il était intelligent, il avait du caractère, il réussit. Avec le temps le moulin était devenu une fabrique assez importante, une villa s'était élevée sur les ruines de la gentilhommière, et il était mort laissant son petit-fils à la tête d'un établissement en pleine voie de prospérité. Maintenant que la fortune dépend en grande partie de l'usage que chaque homme fait de son argent, de son esprit, de ses aptitudes, ce changement peut très bien s'opérer d'une génération à l'autre.

Les modifications apportées par l'aveugle et capricieuse fortune dans les destinées des deux familles n'avaient pas un instant rompu la bonne harmonie née de la poignée de mains qu'avaient échangée les deux ancêtres en 1802, et elle allait devenir plus intime par une alliance. La société des environs n'avait encore reçu aucune annonce officielle et cependant elle n'ignorait plus qu'André de Kernarc'hat épousait Hippolyta Talbot, l'héritière appauvrie du riche armateur nantais dont Louis XVIII avait reconnu le dévouement par des lettres de noblesse.

CHAPITRE II

LA RÉUNION DE LA SAINT-VINCENT.

LE château de Kermarc'hat avait une splendeur extérieure que les années n'avaient pas diminuée, et il conservait encore à l'intérieur quelque chose des réparations somptueuses que lui avait faites le premier Morinville.

Le salon de réception surtout, qui était très vaste, était très richement meublé. Autrefois on venait faire visite à Kermarc'hat uniquement pour admirer l'ameublement en damas jaune broché, qui n'avait pas son pareil dans le pays. Maintenant on ne recevait plus guère à Kermarc'hat, et, le plus souvent, on voyait fermées les hautes persiennes de ce grand salon condamné à la plus majestueuse des solitudes ; mais la veille de la Saint-Vincent, la famille de Morinville s'y trouvait réunie. Ce jour-là on fêtait le chef actuel de la famille et quelques invitations avaient été faites.

Monsieur de Morinville, qu'une demi-paralytie avait prématurément vieilli, était assis dans son fauteuil, au coin de la cheminée en marbre rouge. Sa figure, belle encore et vénérable à coup sûr, n'annonçait pas que son intelligence fût restée entière. On le devinait, la paralytie n'avait pas seulement roidi les membres et affaibli l'organisme, elle avait mystérieusement frappé les parties immatérielles de notre être qui s'appellent la pensée et la mémoire.

De l'autre côté de la cheminée s'asseyait Madame de Morinville, née Morinville. Sur sa longue figure, orgueilleuse et sévère, l'œil cherchait en vain un pli où se fût réfugiée la bonté, cette séduisante hôtesse des physionomies humaines. Il y avait de la fermeté sur ce front aux nobles contours, de l'intelligence dans ces yeux saillants aux regards scrutateurs, de la finesse dans cette bouche presque sans lèvres et coupée si droit, qu'elle faisait un peu l'effet d'une incision pratiquée entre les joues ; mais la bonté était absente.

Il y a des vertus chagrines.

Les vertus pratiquées par madame de Morinville étaient de ce nombre.

Elle avait tant gémi sur l'abaissement relatif de sa maison amené par un décroissement fâcheux de fortune, sa nature orgueilleuse s'était tellement identifiée avec cette opulence dont sa jeunesse avait senti l'enivrant prestige et qu'elle aurait voulu transmettre à son fils, que ses regrets avaient fini par dégénérer en une maladie noire chronique. Son mari n'en avait que faiblement ressenti les effets, grâce au bouc émissaire qu'il lui avait offert en la personne d'une fille née d'un premier mariage.

Celle-ci avait eu beaucoup à souffrir du caractère dur et jaloux de sa belle-mère, et, un peu pour échapper à ce joug, elle s'était mariée très jeune et contre le gré de sa famille, à un Espagnol réfugié qui ne l'avait pas rendue heureuse. À vingt-deux ans elle était veuve, elle avait un enfant et elle acquérait la certitude que la fortune présumée de son mari n'était qu'un mensonge, Antonio Talbot l'ayant dévorée avant son expatriation. De ce côté il ne restait donc rien à son enfant, pas même une famille, car les Talbot avaient quitté l'Espagne et s'étaient fixés on ne savait où. Après quelques années passées dans un isolement complet et dans une misère énervante, la pauvre femme était morte, laissant une petite fille à laquelle il ne restait d'autre refuge que la maison de son grand-père. Madame de Morinville ne s'était pas adoucie en prenant des années ; en outre, elle avait un fils, brillamment doué, en qui se résumaient son orgueil et ses tendresses. Elle avait donc reçu à contrecœur la fille de l'étranger, et elle ne l'avait jamais aimée. La petite Hippolyta avait souffert de cette froideur largement partagée par le fils de madame de Morinville, mais l'affection des autres habitants de Kermarc'hat l'en avait peu à peu consolée Et puis le temps avait apporté des adoucissements.

Les amis de sa mère avaient osé lui témoigner leur intérêt, son oncle Raoul lui-même, après avoir longtemps témoigné le déplaisir que lui causait sa présence, en était arrivé à la supporter et à prendre sa défense vis-à-vis de monsieur et de madame de Morinville. Le bruit avait même couru qu'il n'avait tenu qu'à Hippolyta de devenir la maîtresse de Kermarc'hat en épousant

son jeune oncle, de dix ans seulement plus âgé qu'elle ; mais l'annonce de son mariage avec son voisin de la villa Bruyère était venue démentir ce bruit et donner tort à ceux qui affirmaient qu'un projet de ce genre avait été formé.

Auprès de monsieur de Morinville se trouvait sa belle-sœur, mademoiselle Hortense de Morinville, une personne d'un âge mûr, dont la taille était restée sur les limites de l'extrême petitesse. Dans cette petite figure encore rose, de ce rose veiné de rouge qui succède à la fraîcheur, étincelaient des petits yeux noirs et vifs pleins d'une gaieté toute juvénile. Ses mains actives maniaient un crochet avec une inconcevable rapidité, elle n'interrompait son travail que pour s'occuper de son beau-frère. D'un tour de main elle arrangeait ses oreillers, son bonnet ou sa robe de chambre, et, ces petits soins donnés, elle reprenait son travail. Quelques dames de très respectable aspect séparaient les deux sœurs et à l'extrémité du cercle formé se tenait la sœur de monsieur de Morinville, madame Richon. Ce n'était pas sans se faire beaucoup prier que cette Morinville-là avait consenti à épouser le fils de celui qui, n'ayant pu acheter Kermarc'hat, s'était donné la fantaisie de construire une demi-lieue du château, une très belle et très lourde habitation qu'il habitait l'été. Les Richon étaient, en général d'une vulgarité désespérante, mais ils étaient cousus d'or, et le mariage avait eu lieu il y avait une vingtaine d'années.

Monsieur de Morinville ne prenait en aucune façon part à la conversation engagée entre ces dames liées par une parenté plus ou moins éloignée.

En ce moment il était question entre elles d'un jeune homme, qui, s'il réunissait toutes les qualités dont on le gratifiait, devait être certainement de la famille des phénix.

— Tout le monde m'en parle, disait madame Richon en s'épanouissant ; partout où il se montre chacun vante sa distinction, son esprit, ses manières.

Madame de Morinville inclina la tête comme pour dire :

« On ne fait que lui rendre justice. »

— Vraiment Cécile a raison, ajouta une des dames présentes, les hommes, les femmes, tous le trouvent charmant.

— Oui, oui, s'écria mademoiselle Hortense en prenant aussi l'air épanoui, ce n'est pas parce qu'il est mon neveu que je dis cela, mais il est certain qu'il fait sensation partout...

— Vous verrez qu'il fera un magnifique mariage, dit une dame qui n'avait pas d'enfants.

— Oh ! j'en suis bien persuadée, il épousera qui il voudra, continua madame Richon. C'est un joli garçon, un homme tout à fait supérieur, et, je puis bien dire cela entre nous, c'est un Morinville. »

Comme elle prononçait cette phrase vaniteuse mais concluante, la porte du salon s'ouvrit. D'abord bondit dans le salon une fillette en robe courte suivie de près par un gros homme qui faisait mine de la poursuivre, un groupe compact de jeunes filles et de jeunes gens évidemment échappés tout fraîchement du collège, les suivait, et deux jeunes filles, qui arrivaient gracieusement appuyées l'une sur l'autre, fermaient la marche.

La plus grande était fort belle. Simplement coiffée avec ses cheveux noirs arrondis, en tresses sur son front, elle rappelait ces magnifiques profils de femmes, sculptés sur les camées antiques. L'autre était plus jeune, plus petite, ronde de taille, rose de visage, avec des sourires sur les lèvres et dans les yeux, jolie mais délicate, malgré ses joues pleines et ses yeux brillants.

« Qui entre ? demanda monsieur de Morinville en essayant de se retourner sur son fauteuil.

— La jeunesse et monsieur Basile Richon, répondit mademoiselle Hortense.

— Hortense, dis donc à... à... à... eh bien, tu ne peux pas me dire le nom... ?

— À Hippolyta ?

— Non.

— À Pauline ?

— Non, que diable !

— À moi, mon oncle ! s'écria la jeune fille blonde, à Berthe, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est cela, à Berthe... Hortense ne sait plus dire un nom.

— Que me voulez-vous ?

Berthe s'était agenouillée à ses pieds, sur un coussin, et lui mettait sa figure rose sous les yeux.

— Hippolyta t'a-t-elle montré le... le... le sabre, non, la plume... non.

— Le cachet que monsieur André lui a envoyé ? elle me l'a montré, mon oncle, il est très beau.

Elle se détourna et s'adressant à madame Richon :

— Connais-tu les armes des Kermarc'hat, maman ? demanda-t-elle.

— Non, je les ai vues, mais je ne m'en souviens plus.

— D'argent à la quintefeuille de gueules, je crois, dit madame de Morinville solennellement.

— Non, ce n'est pas cela. Ah ! je n'ai plus de mémoire. Où est Hippolyta ?

— Me voici, mon père.

Et Berthe s'étant levée, la belle fiancée d'André de Kermarc'hat prit sa place sur le coussin.

— Quelles sont les armes de ton futur mari, mon enfant ?

Hippolyta répondit :

— D'hermines à la quintefeuille de gueules, mon père.

Elle dit cela simplement, d'une voix harmonieuse et vibrante. Sa belle bouche n'eût pas la contraction orgueilleuse qui avait plissé, les lèvres minces de madame de Morinville.

— Raoul... non, André viendra-t-il aujourd'hui ? redemanda le vieillard.

— Je ne le pense pas, mon père, car je me suis bien gardée de lui dire que c'était demain votre fête.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a des affaires qui l'appellent à Rennes, et qu'il se doit tout entier à ce grand procès que le malhonnête associé de son père lui a intenté.

La raison parut bonne au vieillard, et Hippolyta se releva.

— Si nous dansions ? s'écria tout à coup la petite Pauline Richon ; il y a des messieurs.

— Dansez, oui, dansez, dit monsieur de Morinville.

Hippolyta regarda madame de Morinville qui lui fit un signe d'assentiment.

Les parents rétrécirent le cercle qu'ils formaient.

Hippolyta se dirigea vers le piano et l'ouvrit. Ses mains fines se posaient sur les touches quand Pauline, qui attendait en vain un danseur, éleva de nouveau la voix.

— Ma tante, dit-elle en s'élançant vers elle et en lui appuyant ses deux mains sur les bras, attendez un instant, je vous prie. Personne ne m'a invitée, mais je vais danser quand même, car voici monsieur André.

À la porte entr'ouverte du salon apparaissait un jeune homme blond, élégant, de la plus gracieuse figure. C'était André de Kermarc'hat.

Il y avait eu autrefois dans cette grande salle de Kermarc'hat, et il y avait maintenant dans le salon moderne de la villa Bruyère, un portrait de famille dépassant les proportions ordinaires, vers lequel se tournaient avec complaisance depuis des siècles, les regards de tout ce qui portait le nom de Kermarc'hat.

C'était l'homme célèbre de la famille, un fougueux soldat qui avait guerroyé au service de la Ligue en Bretagne, un redoutable batailleur à l'œil ardent, au visage sombre, peint en pied, appuyé sur une lourde pertuisane qu'aucun de ses descendants n'aurait pu facilement soulever. Chaque fois qu'il naissait un garçon dans la famille, on supposait gratuitement qu'il aurait plus ou moins de ressemblance avec le partisan du duc de Mercœur.

Le blond André lui-même, ce jeune homme aux formes un peu grêles, au teint si délicat qu'on voyait à la moindre émotion des lignes roses traverser ses joues et aller se perdre dans sa fine moustache, avait été de tout temps déclaré le portrait vivant de son belliqueux ancêtre.

En se voyant découvert, il s'avança dans le salon et s'arrêta un instant pour accepter, en souriant l'invitation que Pauline jugeait à

propos de lui adresser, et puis il alla saluer les dames et monsieur de Morinville, auquel il souhaita une heureuse fête.

— Pour qui le bouquet ? lui demanda tout à coup Pauline qui s'était sans façon accrochée à son bras, est ce pour moi ?

Elle avait aperçu dans la main gauche du jeune homme une touffe de fleurs qu'il dissimulait derrière son chapeau.

André sourit, arracha du bouquet un beau brin de bruyère rose, et lui abandonna le reste.

Pendant que la petite fille s'en allait triomphante montrer son bouquet et le faire sentir de force à son oncle Basile, le jeune homme se dirigea vers Hippolyta toujours assise sur son tabouret et lui offrit la fleur symbolique. Un sourire le remercia, et ce remerciement donné, Hippolyta attaqua l'ouverture.

Il y eut un moment de confusion, mais bientôt les quadrilles s'organisèrent, et on se mit à danser à peu près en mesure. Pour la seconde contredanse, ce fut André qui se mit au piano. Le descendant des vieux sires de Kermarc'hat, le directeur actuel de la fabrique de toiles de la villa Bruyère, n'était ni un guerroyeur, ni un industriel ; c'était un artiste hors de sa voie. S'il ne s'inquiétait guère des discours qui se prononçaient à la Chambre, si, chose plus grave, il ne voyait pas très clair dans ses propres affaires ni dans les affaires industrielles en général, il savait par cœur le dernier opéra et la mélodie nouvelle.

Depuis la mort de son aïeul, il se laissait dominer par son goût favori ; le meilleur de son temps se passait en tête-à-tête avec son violoncelle, et il abandonnait à des employés subalternes la gestion de la fabrique, ce qui était une lourde faute. Ce n'était pas qu'il fût incapable, mais les aspirations de son esprit, étaient ailleurs. C'était un artiste dans le sens que de nos jours on donne volontiers à ce mot, un cœur d'or, une tête légère, facile comme un enfant, impressionnable comme une femme, et généreux de son or jusqu'à la prodigalité.

Une fois à ce piano, il oublia jusqu'à sa brune fiancée elle-même, et, le quadrille joué, il attaqua un morceau nouveau d'un célèbre compositeur allemand. Il le joua avec un tel entrain que, quand il finit, des applaudissements éclatèrent.

— Je fais un acte de modestie en me mettant maintenant au piano, dit Berthe gaiement. Personne ne vaut monsieur de Kermarc'hat, même pour faire danser. Pauline, passe-moi ma musique que j'ai posée là-bas.

Elle indiquait du doigt une chaise placée dans l'embrasure d'une fenêtre. Pauline se précipita de ce côté, mais, ayant par hasard jeté les yeux dans la cour, elle s'assit gravement. Un des jeunes gens, qui avait remarqué l'expression de déplaisir qui avait assombri sa petite figure animée, se pencha vers une des fenêtres :

— Voici Raoul, s'écria-t-il tout haut.

Les mains de Berthe s'immobilisèrent sur le piano ; les danseurs arrêtaient leur élan, un sourire éclaira la figure jaune de madame de Morinville.

Raoul !

Ces deux syllabes harmonieuses semblèrent apporter aux uns une joie profonde, aux autres un malaise visible.

Raoul ! ce nom remplissait le vaste salon ; il y avait du nouveau dans l'air.

CHAPITRE III

L'IDOLE.

UN pas ferme et sonore se fit entendre dans l'escalier, la porte s'ouvrit vivement comme poussée par une main de maître, et un homme parut. Il était à cet âge qu'on pourrait appeler l'apogée de la vie, et cependant ses cheveux noirs ne formaient plus qu'une maigre couronne autour de son front. Sur ce large front sans rides une tristesse sombre et un orgueil indomptable semblaient assis. L'orgueil se trouvait partout d'ailleurs dans cette belle figure d'homme : dans le seul mouvement des sourcils finement arqués, dans les coins dédaigneusement retroussés d'une bouche expressive, et surtout dans l'œil bleu largement cerné qui brillait d'un éclat froid, comparable au scintillement de l'acier.

Telle était l'idole en chair et en os devant laquelle se prosternaient tous ceux qui, de près ou de loin, touchaient aux Morinville.

De bonne heure les parents de Raoul avaient pressenti qu'il serait remarquablement doué, et il avait été très jeune entouré de l'aveugle et fanatique admiration qui est l'engrais de l'égoïsme.

Quand il entra dans le salon, l'expression dure et réfléchie de sa physionomie ne se modifia pas. Il salua gravement avec une aisance pleine de noblesse et jeta un coup d'œil rapide autour de lui.

Et, voyant le piano ouvert, les jeunes filles les bras encore appuyés sur les bras de leurs danseurs, il dit :

— Il me semblait bien avoir entendu une musique dansante qui n'entre pas dans le répertoire ordinaire d'Hippolyta. Que mon arrivée n'interrompe pas vos plaisirs.

Cela fut dit d'un ton qui signifiait à peu près ceci : « Je vous permets de danser. »

— Allons, monsieur Raoul, remplacez-moi un peu, s'écria une voix dolente près de lui.

C'était celle de Monsieur Basile, que sa nerveuse petite nièce obligeait à se fourvoyer au milieu des quadrilles.

Toujours pendue à son bras, elle le faisait danser, le poussant de ses deux mains pour le faire aller en avant, tirant sur les pans de sa redingote pour le faire revenir en arrière.

Raoul s'inclina avec une grande courtoisie mais s'éloigna, à la grande joie de Pauline, qui tremblait déjà de peur, et à la désolation du pauvre oncle, qui avait naïvement compté sur le nouvel arrivant.

Celui-ci, après avoir échangé quelques phrases polies avec les dames présentes, se rapprocha de sa mère et se glissa derrière son fauteuil.

Madame de Morinville avait deviné son intention.

Elle se tourna à demi vers lui.

— Eh bien, demanda-t-elle à voix basse, ces bruits fâcheux courent-ils toujours.

— Mais certainement, répondit Raoul sur le même ton, et je sais même qu'ils se confirment. En vérité, je ne m'attendais guère à le trouver ici. A-t-on idée d'une pareille insouciance ! Pendant qu'un rusé coquin dénature les faits à son profit, débauche des témoins, prépare ses batteries, il roucoule ici de fades romances et fait des glissades. Berger inepte et sot ! Avoir tout ce qu'il faut pour réussir, tout, de l'influence, un nom, de l'argent, de l'argent surtout, et se laisser dépouiller par un vil filou !...

Le regard de Raoul, ce regard dévorant dont il ne contenait plus les éclairs, s'était attaché sur André avec une expression mêlée de mépris et de haine.

André, qui dansait avec Hippolyta, n'en prenait vraiment nul souci.

— Il est certain qu'il agit comme un enfant, reprit Madame de Morinville avec un léger haussement d'épaules, mais enfin, par son mariage, il devient notre parent ; si tu lui faisais quelques représentations, mon fils ?

— Ce ne sont pas mes affaires. Qu'il se ruine, cela ne me regarde pas. Il l'aura voulu.

— Oui, mais elle, Hippolyta !

— Elle !

Un froncement de sourcils compléta cette vague exclamation, et le hautain jeune, homme, quittant brusquement sa mère, alla se placer dans l'embrasure d'une croisée d'où il suivit, de son œil froid et pensif, la *dérobée*, danse bretonne très gracieuse et très animée, que les jeunes filles venaient d'organiser.

Quand les deux fiancés passaient en tourbillonnant devant lui, rien dans son visage sombre et réfléchi, ne trahissait une émotion quelconque. Ceux qui ne l'auraient pas connu auraient volontiers assuré que le bruit qui avait couru n'avait jamais eu de consistance ; ceux qui le connaissaient savaient qu'un triple sceau avait toujours été apposé sur les émotions de son cœur. Or, c'était cependant bien la vérité que le public avait pressentie. Hippolyta avait un moment rempli sa vie.

Bien que sous divers rapports ce fut un modeste parti pour lui, bien qu'il trompât en épousant sa nièce tous les calculs ambitieux de sa famille, le jour où André de Kermarc'hat avait adressé sa demande, il avait parlé. Depuis sa sortie de pension, c'est-à-dire depuis quatre ans, elle était de moitié dans ses rêves et dans ses espérances d'avenir. Personne ne s'en était douté.

Sa mère elle-même, qui par ses instigations avait fait manquer le mariage d'Hippolyta avec le fils aîné de Madame Richon, éprouva une surprise profonde, et on peut ajouter une impression des plus désagréables à cette révélation inattendue. Elle n'avait, jamais dissimulé le peu d'affection qu'elle portait à l'Espagnole, ainsi qu'on appelait Hippolyta dans la famille. Cependant devinant que toute opposition serait inutile, elle se résigna à faire à la jeune fille cette proposition qui allait certainement la combler de bonheur. Il n'en fut rien.

Pendant qu'Hippolyta enfant avait vécu à Kermarc'hat, elle n'avait jamais reçu de son jeune oncle la plus légère marque d'amitié ; pendant son séjour dans une obscure pension il ne l'avait pas visitée une fois, et, grâce à cette indifférence, il lui était demeuré presque inconnu. Quand, son éducation terminée, elle avait été rappelée à Kermarc'hat, elle l'avait trouvé ce qu'il était, froid, égoïste, dominateur, et elle n'avait point partagé

l'engouement général qu'il inspirait. Elle aurait voulu rencontrer un ami, elle rencontrait une sorte de maître exigeant et inflexible, un maître qui daignait la protéger, c'est vrai, mais enfin un maître.

Intérieurement elle se roidit contre ce despotisme et le détesta. Aussi répondit-elle par un refus catégorique, et malgré les scènes qui suivirent et dans lesquelles Raoul laissa voir une fois, ce que son caractère avait de terriblement passionné, elle persista dans son refus. Ce refus avait blessé Raoul dans son orgueil encore plus que dans ses sentiments, et il avait fallu, par égard pour lui et pour Madame de Morinville, que la déception éprouvée par son fils mettait hors d'elle-même, remettre à plus tard l'autre prétendant qu'Hippolyta, pour échapper à une position très difficile, déclarait vouloir accepter.

Raoul alla faire un voyage. Il fut absent six mois.

Au bout de ce temps il revint, et en le voyant si parfaitement indifférent, on osa agréer la demande de monsieur de Kermarc'hat, qui avait accepté en silence le délai qu'on lui avait imposé sous le premier prétexte venu.

Sans se préoccuper des airs sombres du nouvel arrivant, les danseurs continuèrent les gais ébats dont il restait le tranquille spectateur.

Au bal improvisé succéda le dîner.

Par ordre de monsieur de Morinville, qui était enchanté de pouvoir enfin annoncer le mariage de sa petite-fille, Hippolyta et André furent placés l'un près de l'autre, et, comme il n'y avait là que des parents et des voisins amis, plus d'une conversation particulière put s'engager sous le couvert de la conversation générale.

— J'ai à vous gronder, dit Hippolyta à André quand leurs voisins de table lui parurent attentifs à ce qui se disait plus loin.

— Grondez-moi, répondit le jeune homme avec une soumission parfaite.

— Depuis que votre procès s'est engagé, vous ne vous êtes point absenté, ainsi que vous en aviez l'intention, reprit gravement Hippolyta, et ces jours-ci cependant vous devriez être à Rennes.

— Mais sans doute, et j'en avais fait le projet. Malheureusement je me suis rappelé que c'était la fête de monsieur de Morinville, et j'ai tourné la tête de mon cheval du côté de Kermarc'hat.

— Insouciant !

— Je suis fort de mon droit.

— Oui, mais aujourd'hui un de nos voisins parlait de cette affaire, et j'ai appris que vous aviez contre vous cet ancien acte d'association qui n'a pas été détruit, ainsi que cela avait été convenu.

— Bah ! tout le monde sait que cet individu me fait une véritable querelle d'Allemand, et qu'il a été complètement désintéressé par mon père.

— Il dit le contraire, et il a son acte d'association. Vous traitez ces choses trop légèrement, et à votre place, s'il en est encore temps, je partirais à l'instant.

— Vous partiriez, dites-vous ? moi je reste. Une fois à Kermarc'hat, je ne puis me décider à en sortir. De grâce excusez ma faiblesse, et ne me regardez pas avec ces yeux sévères. C'est aujourd'hui mon dernier acte d'indépendance. Quand vous serez dame et maîtresse à la villa Bruyère, vous commanderez et j'obéirai. Jusque-là, je ne serai qu'un détestable homme d'affaires, car, là où est mon cœur, là aussi est mon esprit.

Raoul causait avec sa voisine, une femme d'un certain âge, qui l'appelait familièrement par son nom, bien que leur parenté fut problématique.

— Quel beau couple ils feront ! dit-elle tout à coup, ses yeux s'étant par hasard dirigés vers les deux fiancés, Hippolyta est remarquablement belle, et monsieur de Kermarc'hat est charmant.

— Charmant, oui, répéta Raoul, dont la physionomie resta impassible.

Et tournant les yeux vers André, il ajouta :

— Belle tête, mais de cervelle point.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Raoul !

— Très sérieusement.

— Et... de qui parlez-vous ?

— Évidemment ce n'est pas d'Hippolyta. C'est une Morinville, à moitié, du moins, et tous les Morinville ont du jugement.

— Mais André de Kermarc'hat n'en manque pas, je crois.

— Tant mieux pour lui, madame et pour elle.

— Écoute, mon oncle, murmurait tout bas Pauline à son oncle qui flairait le moutardier, si tu continues à sentir toutes les épices, je le dirai à maman, et tu seras grondé.

— Grondé ! petite bavarde.

— Mais oui ; tu sais bien que cela ne se fait pas en compagnie, mais tu désobéis toujours. Allons ! vas-tu bouder à présent ? On sait bien que la moutarde que tu as faite est la meilleure des moutardes.

— C'est-à-dire que celle-ci, auprès n'est qu'une drogue infâme, Je le dirai à madame de Morinville, je lui ferai goûter de la moutarde aux truffes.

— Allons, plus bas ! vas-tu maintenant faire l'article ? comme dit maman, voilà tout le monde qui nous regarde. Je ne te dirai plus rien, mais si tu recommence je te pincerai les mollets, entends-tu ?

Au dessert, on but à la santé de monsieur de Morinville ; on lui souhaita une longue vie, les toasts se succédèrent. André, qui tournait fort joliment le couplet, chanta quelque chose de sa composition. Les vers étaient jolis, et d'ailleurs tout le monde était de si agréable humeur qu'on eût applaudi les rimes les plus détestables. Raoul seul, occupé à soulever délicatement de dessus ses lèvres rouges ses longues moustaches noires, paraissait ne rien entendre. On applaudissait encore quand un domestique entra, et, s'approchant d'André, lui dit qu'une personne désirait lui parler sur-le-champ. Le jeune homme aurait volontiers remis cet importun à plus tard, mais il lut dans les yeux d'Hippolyta que cette négligence lui déplaisait, et, s'excusant, il sortit.

Son absence ne dura que cinq minutes. Quand il rentra, Hippolyta fut frappée de sa pâleur.

Ce fut cependant en souriant qu'il alla dire à monsieur de Morinville qu'une affaire pressante le rappelant à la villa Bruyère, il se voyait forcé de quitter Kermarc'hat beaucoup plus tôt qu'il ne l'aurait désiré. Il prit à la hâte congé des autres convives et disparut. La gaieté générale se trouva un peu refroidie par son départ subit. Son entrain était communicatif, sa bonne humeur inépuisable. Lui parti, on sentait davantage l'ombre que Raoul semblait projeter autour de lui par son sérieux, glacial. On se sépara d'assez bonne heure, et, ce soir-là, il y eut à Kermarc'hat une personne qui dormit mal, dont le sommeil fut hanté par mille rêves pénibles.

CHAPITRE IV

LE PROCÈS.

LE lendemain matin, ce fut la sonnette d'Hippolyta qui retentit la première sous les hauts plafonds de Kermarc'hat. Le son argentin résonna jusque sous les combles et fit tressaillir une fraîche paysanne qui mettait la dernière main à sa toilette. Cette grosse villageoise, à l'œil noir et riant, aux dents de perle, n'avait pas l'élégance et la désinvolture des soubrettes modernes, et cependant elle remplissait près de Mademoiselle Hortense et d'Hippolyta le rôle de femme de chambre.

Étonnée d'être appelée de si bonne heure, elle passa rapidement dans un étroit bonnet en toile sa chevelure épaisse, plaça par-dessus une toile d'un tissu plus fin dont les deux pans repliés effleuraient ses robustes épaules, et descendit.

Elle trouva Hippolyta à moitié habillée.

— Ah ! mon Dieu ! mam'zelle, qu'est-ce que vous avez donc ce matin ? lui dit-elle avec la familiarité composée d'affection et de respect que ne se permettent pas les domestiques stylés à rester vis-à-vis de ceux qu'ils servent dans une indifférence qui engendre si souvent le mépris d'une part, la haine et la moquerie de l'autre.

— J'ai passé une assez mauvaise nuit, Chinette, et je me suis levée tôt, voilà tout, répondit Hippolyta en continuant sa toilette.

— C'est comme moi, je ne dors plus, soupira la jeune fille, dont le nom de Françoise, d'abord changé suivant la mode de son pays en celui de Fanchine, en était arrivé à cette dernière abréviation de Chinette.

— Pourquoi ?

— Parce que je rêve toujours qu'une fois mariée vous partez du pays sans moi.

— Tu rêves sans dormir, il paraît ? répondit Hippolyta, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Et si vous partiez, continua Chinette sans prendre garde à l'interruption, il ne me resterait plus qu'à me marier aussi.

Elle dit cela si tristement qu'Hippolyta rit tout de bon cette fois.

— On t'aime beaucoup pourtant à Kermarc'hat, reprit-elle.

— Oui, mais je ne les aime pas.

Hippolyta la regarda avec une certaine sévérité.

— Madame de Morinville t'a fait beaucoup de bien, dit-elle ; c'est mal ce que tu dis là.

— Mademoiselle, c'est la vérité, et plutôt que de rester avec madame, qui est si glorieuse ; et avec monsieur Raoul, qui est sec comme une bûche, j'épouserai tout de suite Jacquot de Chantepie.

— Le petit tisserand qui fait les commissions de la villa Bruyère ?

— Lui-même. C'est un failli gars qui a des yeux vairons, que je ne trouve pas très jolis ; mais c'est un brave homme, un bon ouvrier, et il m'a toujours dit : « Si tu te décides, ma Chinette, pense à moi. » J'irais à minuit lui demander d'aller mettre notre nom, qu'il y courait.

La conversation en resta là. Hippolyta, tout habillée, laissa Chinette maîtresse de la place, et, traversant le corridor, elle alla frapper chez mademoiselle Hortense.

La vieille demoiselle vaquait avec son activité habituelle à ses petites occupations du matin. Elle avait elle-même promené l'époussette sur les riens placés sur ses étagères et sur les globes de verre sous lesquels reposaient les statuettes et les groupes sacrés qui ornaient sa cheminée ; elle avait fait passer son faible souffle sur toutes les surfaces, afin d'en chasser jusqu'aux moindres atomes de poussière ; elle avait plié et replié les objets du trousseau d'Hippolyta confectionnés la veille, et elle les avait placés dans la vaste corbeille destinée à cet usage ; enfin elle avait égrené du mouron et renouvelé la provision d'eau du serin qui gazouillait dans la petite cage verte pendue en dehors de la fenêtre, et d'où, pauvre prisonnier, il pouvait regarder de ses jolis

yeux noirs la campagne verte, et l'azur du ciel traversé librement par ses frères ailés.

L'arrivée d'Hippolyta donna une nouvelle animation à sa vive petite figure. Elle n'avait pas pour la jeune fille cette affection craintive voisine du respect que lui inspirait son neveu Raoul, mais une tendre et sincère affection qui, peu à peu et presque à son insu, avait pris la première place dans son cœur. Quand la pensionnaire timide et même quelque peu sauvage était venue partager sa vie, elle s'était tout d'abord sentie attirée vers elle par la ressemblance de leur situation. À Kermarc'hat, Raoul et sa mère jouaient les premiers rôles, les autres n'étaient que des comparses. Hippolyta avait cependant une intelligence avec laquelle on pouvait compter, et ils ne s'y trompèrent pas ; mais, quand l'autorité méconnaît la raison et la justice pour s'appuyer uniquement sur l'orgueil, elle devient nécessairement tyrannique. Donc la jeune fille, jusqu'au moment où Raoul avait désiré l'épouser, avait été confondue dans la nullité dédaigneuse dont on enveloppait mademoiselle Hortense, et cela les avait naturellement rapprochées.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'Hippolyta était entrée que l'aventure de la veille était mise sur le tapis.

Mademoiselle Hortense, pour expliquer la sortie d'André, trouva une foule de motifs qui n'avaient pas le sens commun.

C'était peut-être un mal de dents subit ; elle-même avait les dents si agacées depuis huit jours ; ou bien encore la découverte d'un trésor faite dans les démolitions commencées, d'une écurie devenue inutile.

Hippolyta écoutait tout cela sans y ajouter aucune sorte d'importance, mais cette conversation trompait son impatience et le temps s'écoulait. Elle attendit André toute la journée. Il ne parut que vers le soir. Il était venu à pied, et cependant son visage pâli portait encore des traces de l'impression de la veille. Devant ces dames il s'essaya à être gai, et, à force de vouloir le paraître, il finit par le devenir tout à fait. La présence de madame de Morinville, qui lui témoignait une sorte d'indifférence hautaine calquée sur celle de Raoul, empêcha toute confiance. Il parla

cependant de l'affaire qui l'occupait, mais brièvement, légèrement. On avait rendu un jugement inique ; il appelait de ce jugement et il n'éprouvait plus la moindre inquiétude. Le premier moment de saisissement passé, toute sa confiance lui revenait.

Cette visite rassura à demi Hippolyta. Sachant que cette affaire d'une importance majeure occupait son fiancé, elle ne s'étonna pas de la rareté de ses visites pendant les semaines suivantes. Retirée avec Mademoiselle Hortense dans sa chambre, elle s'occupait activement de la confection de son trousseau, et tous les jours un nouvel objet était posé dans la vaste corbeille commise à la garde de la bonne tante.

Elle avait aussi à recevoir les visites de sa parenté et de celle de monsieur de Kermarc'hat. Ces réceptions étaient de véritables corvées, grâce à madame de Morinville et à Raoul, dont la seule présence dans le grand salon glaçait tout le monde.

Elles devinrent enfin plus rares, à son grand soulagement, et alors ses journées entières se passèrent dans la chambre de sa tante, une chambre vaste et gaie, d'où l'on voyait fumer le long tuyau rouge de la fabrique de la villa Bruyère, et d'où l'on apercevait dans le groupe de ses vieux ifs sombres, l'église du bourg de Saint-Mathieu, qui était l'église paroissiale des deux manoirs.

Le jour où le trousseau fut achevé, un exprès en porta la nouvelle à Réséhan, chez les Richon. Madame Richon et Berthe accoururent. Madame Richon ignorait le véritable motif de la recrudescence de mésintelligence survenue entre sa belle-sœur et sa nièce. Poussée par Berthe qui avait une grande amitié pour Hippolyta, elle témoignait à la jeune fille un intérêt tiède qui tenait le milieu entre la sévère froideur de madame de Morinville et la profonde tendresse de Mademoiselle Hortense.

Ces dames arrivées, on passa la revue des trésors du trousseau. Madame Richon s'occupa beaucoup de l'utile, mais Berthe, après lui avoir accordé un rapide coup d'œil, retourna aux splendeurs pourtant connues de la corbeille. La frivolité était un de ses moindres défauts, et elle ne se lassait pas de contempler ces robes

éblouissantes, ces riches parures dans le choix desquelles André avait déployé tant de magnificence et tant de goût.

— La date de ton mariage est-elle enfin fixée ? demanda-t-elle tout à coup à Hippolyta.

— Non. Nous ne voyons plus monsieur de Kermarc'hat, et tout le monde ici feint de ne plus même prononcer son nom devant moi. As-tu appris quelque chose ?

— J'ai appris par mon oncle Basile que les réparations commencées à la villa Bruyère étaient arrêtées, voilà tout.

— Arrêtées ? et pourquoi ? murmura Hippolyta d'un air pensif.

— Tu n'en sais rien ?

— Je n'en sais absolument rien, Il me semble que je suis entourée de mystère, de tristesse. Quelque chose se passe dont je n'ai pas la conscience. Il faut que je prie monsieur de Kermarc'hat de s'expliquer une bonne fois.

— Vient-il aujourd'hui ?

— Probablement ; voilà huit jours que je ne l'ai vu.

En ce moment, Chinette montra à la porte ses joues fraîches et ses yeux brillants.

— Mademoiselle, on vous demande au salon, dit-elle.

Et elle ajouta plus bas :

— Un exprès de la villa Bruyère vient d'arriver.

Hippolyta jeta loin d'elle par un geste vif la dentelle de Malines dont Berthe admirait la riche broderie.

— Viens, Berthe, dit-elle ; mes pressentiments m'ont toujours dit qu'un malheur menaçait monsieur de Kermarc'hat : je vais enfin savoir à quoi m'en tenir.

Elles sortirent et se rendirent dans un petit salon, lieu ordinaire des réunions de famille.

Madame de Morinville, debout près du fauteuil de son mari, tenait une lettre dépliée à la main, et sur la physionomie des deux autres dames se lisait une stupeur profonde.

Hippolyta s'avança vers madame de Morinville et resta muette et involontairement troublée devant elle.

Son grand père lui saisit la main et l'obligea de s'asseoir à ses côtés, mademoiselle Hortense vint l'embrasser.

— Ma mère, qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle enfin.

— Il y a, répondit madame de Morinville d'un ton plus solennel que pénétré, que monsieur de Kermarc'hat a définitivement perdu son grand procès et qu'il rend sa parole à monsieur de Morinville.

— Pourquoi ? redemanda Hippolyta.

— Mais... parce que sa fortune se trouve diminuée de moitié.

Hippolyta respira, évidemment soulagée, et demanda à voir la lettre.

En des termes vraiment désespérés, André annonçait l'issue imprévue et fatale de son procès, et ajoutait que l'honneur l'obligeait à laisser à monsieur de Morinville toute liberté de reprendre sa parole.

— Je craignais pis, dit simplement Hippolyta en repliant la lettre.

— Que vais-je répondre à ce pauvre André ? demanda monsieur de Morinville d'un air indécis qui prouvait que certaines opinions lui avaient été déjà soumises.

— Mais il me semble qu'il n'y a qu'une réponse à faire, dit vivement Hippolyta. Si monsieur de Kermarc'hat a la délicatesse de renoncer à ses droits, nous devons agir avec la même générosité et lui prouver que ce n'est pas le plus ou moins de fortune qui a dicté notre acceptation.

— Certainement ! s'écria Berthe...

— Les enfants n'ont pas d'avis, à donner dans des questions de cette gravité, dit sévèrement madame de Morinville. Je plains de tout mon cœur monsieur de Kermarc'hat, mais le changement de position existe.

— Le pauvre garçon est pourtant bien innocent de ce qui lui arrive, hasarda madame Richon.

— Innocent comme l'enfant qui vient de naître, s'écria mademoiselle Hortense avec feu.

— Qui dit le contraire ? prononça madame de Morinville en regardant ses sœurs de façon à glacer leur générosité.

— Mais, ma mère, il me semble que je suis la plus intéressée en cette affaire ! remarqua Hippolyta.

— Sans doute, mais vous manquez d'expérience et vous pourriez faire une folie. Si monsieur de Kermarc'hat est incapable, comme le dit Raoul, et Raoul a une grande...

— Raoul ! qu'a donc Raoul à faire ici, s'écria Hippolyta, profondément blessée par ces paroles.

Les trois dames se regardèrent presque effrayées.

Depuis que Raoul avait pris en main la direction des affaires de la famille, jamais personne n'avait ainsi parlé.

— Raoul est, après son père, le chef de notre famille, reprit aigrement madame de Morinville, et si votre grand-père ne s'y oppose pas ; on attendra son retour pour prendre une décision.

— Oui, oui, Raoul est un homme de bon conseil dit le pauvre père... Cécile... Hortense, ma Louise, tu viendras demain dîner avec nous, ajouta-t-il en s'adressant à madame Richon.

— Et j'écrirai à notre oncle Eugène, ajouta madame de Morinville.

— On va convoquer un tribunal de famille, dit Berthe tout bas à Hippolyta, mais tu n'as guère que mon oncle Raoul à craindre. Sera-t-il pour toi ?

Hippolyta hocha négativement la tête.

— Tu es perdue alors.

La jeune fille ne répondit rien, mais du fond de son grand œil noir si doux jaillit un éclair, qui annonçait qu'elle ne se rendrait pas sans résistance.

CHAPITRE V

LE TRIBUNAL DE FAMILLE.

LE lendemain, un peu avant midi, un cabriolet traîné par un seul cheval entra dans la cour, de Kermarc'hat et y amenait monsieur Eugène de Morinville, un vieux garçon qui ne paraissait qu'aux grandes circonstances, et qu'on ne pouvait guère débusquer de la maison de campagne où il vivait comme un loup ou plutôt comme un trop fervent disciple de Bacchus. Il était accompagné de son neveu Raoul ; sur la physionomie duquel se lisait une sorte de joie contenue qui saisit Hippolyta. Assis l'un près de l'autre, l'oncle et le neveu auraient donné l'idée du tableau, que pourraient présenter un aigle et un hibou voyageant de compagnie. Avec son costume étrange, composé d'un bonnet en peau de lapin, d'une culotte garnie de cuir et d'une houppelande de drap gris, sa grande taille voûtée, son nez crochu qui semblait trempé dans du vin, ses cheveux et sa barbe incultes, l'oncle Eugène, comme on l'appelait, n'aurait pu se trouver blessé de cette comparaison avec le triste oiseau de Minerve. Hippolyta descendit comme les autres dans la cour pour l'embrasser. Son oncle Eugène la trouvait superbe, c'était son expression ; seulement il était furieux qu'elle eût du sang espagnol dans les veines. Il ne manquait pas de bon sens quand il était à jeun, mais Raoul l'avait endoctriné et lui avait fait partager son injuste ressentiment contre Hippolyta et contre André de Kermarc'hat.

Aussi n'était-ce pas sans intention que madame de Morinville avait fait chercher le vieillard, qui détestait les Kermarc'hat depuis une querelle survenue entre lui et le père d'André, querelle dont il avait gardé trop fidèlement le souvenir.

Quand le front d'Hippolyta se trouva plongé dans l'épaisse barbe grise qui flottait sous le menton de son oncle, elle entendit un petit grognement qui lui parut de mauvais augure. Il ne lui adressa pas autrement la parole, et elle remonta dans sa chambre. Elle voulait recueillir ses forces, car le moment décisif approchait,

et lutter contre Raoul était difficile. Or, au fond, son véritable adversaire, c'était Raoul, dont elle avait parfaitement pénétré les sentiments pour celui qu'elle avait osé lui préférer. Le changement de fortune d'André Kermarc'hat venait aider merveilleusement ses projets de vengeance. En éveillant l'ambition de ses proches et en donnant son opinion formelle sur la nécessité de rompre un mariage désavantageux, il pouvait égarer la droiture de monsieur de Morinville et lui arracher une réponse conforme à ses désirs secrets.

Quand, sur la demande de son grand-père, Hippolyta descendit dans le salon, elle devina que tous les membres de la famille étaient à peu près convertis aux idées de Raoul, et que pas une voix ne se joindrait à la sienne pour défendre la cause de monsieur Kermarc'hat.

Monsieur de Morinville avait l'air accablé ; madame de Morinville était grave, d'une gravité pointue et malveillante ; madame Richon avait les yeux baissés et le front ridé ; madame Hortense ensevelissait le plus possible sa toute petite personne dans son fauteuil par une manœuvre assez peu courageuse ; l'oncle Eugène carrément assis, regardait obstinément le plafond en pinçant son nez rouge.

Raoul seul, appuyé avec son aisance habituelle sur le marbre de la cheminée, lissait sa moustache de l'air le plus indifférent du monde.

Hippolyta, qui avait l'air d'entrer comme une accusée, sentit son cœur se serrer et s'assit en silence. On eût dit qu'elle respirait en ce moment l'atmosphère étouffante des dissentiments domestiques commencés par le mariage désapprouvé de sa mère et que, devant elle, se levait le fantôme de la désunion suprême qu'elle avait toujours pressentie depuis le jour où elle avait refusé d'effacer toute trace du passé en prenant elle-même le nom de Morinville.

— Allons, finissons-en, dit brusquement monsieur de Morinville en essayant de redresser sur son fauteuil son corps paralysé et en parlant beaucoup plus nettement que de coutume. On ne peut ainsi laisser languir un galant homme. Que faut-il

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER L'AIRE ET LE NID.	3
CHAPITRE II LA RÉUNION DE LA SAINT-VINCENT.	7
CHAPITRE III L'IDOLE.	15
CHAPITRE IV LE PROCÈS.	22
CHAPITRE V LE TRIBUNAL DE FAMILLE.	29
CHAPITRE VI À LA VILLA BRUYÈRE.	38
CHAPITRE VII LA NOCE.	45
CHAPITRE VIII D'AUTRES PROJETS.	53
CHAPITRE IX LA DEMANDE.	62
CHAPITRE X ANDRÉ SPÉCULATEUR.	70
CHAPITRE XI LE THÉÂTRE ET LA BOURSE.	77
CHAPITRE XII LA SECONDE CHUTE.	86
CHAPITRE XIII LES CHÂTELAINS.	97
CHAPITRE XIV LE DÉPUTÉ.	106
CHAPITRE XV LE TROUBLE-FÊTE.	111
CHAPITRE XVI CONTRASTES.	122
CHAPITRE XVII UN PEU DE BAUME.	128
CHAPITRE XVIII L'AMATEUR D'OISEAUX.	137
CHAPITRE XIX UN DOUTE.	146
CHAPITRE XX L'ÉPREUVE.	155
CHAPITRE XXI LA CONSULTATION.	158
CHAPITRE XXII LE POINT D'APPUI.	164
CHAPITRE XXIII LE RAYON DE SOLEIL.	171
CHAPITRE XXIV RÉVÉLATION.	183
CHAPITRE XXV LA SCIENCE ET LE CŒUR.	191
CHAPITRE XXVI ALIETTE, LA PERRUCHE ET MONSIEUR JOSÉ.	199
CHAPITRE XXVII LES REGRETS.	206
CHAPITRE XXVIII UN ÉVÈNEMENT IMPRÉVU.	211
CHAPITRE XXIX LES NOUVEAUX VOISINS.	216
ÉPILOGUE.	221